

Bukowski,
une vie

Neeli Cherkovski

Bukowski, une vie

Traduit de l'anglais (États-Unis) par DINIZ GALHOS

AU DIABLE VAUVERT

De Charles Bukowski au Diable vauvert

TEMPÊTE POUR LES MORTS ET LES VIVANTS, poésie, 2019,

Les Poches du Diable, 2021

Nouvelles illustrées par R. Crumb :

THERE'S NO BUSINESS, , 2020

BRING ME YOUR LOVE, 2021

SUR L'ÉCRITURE, anthologie, 2017, Les Poches du
Diable, 2023

SUR L'ALCOOL, anthologie, 2020

SUR L'AMOUR, anthologie, 2022

SUR LES CHATS, anthologie, 2023

Titre original : BUKOWSKI: A LIFE – THE CENTENNIAL EDITION

ISBN: 979-10-307-0673-4

© Black Sparrow Press, 2020. D'abord publié sous le titre *Hank: The Life of Charles Bukowski* (Random House, 1991)

© Éditions Au diable vauvert, 2024, pour la traduction française

Ce livre est paru dans une précédente traduction sous le titre *Hank : La vie de Charles Bukowski*, aux éditions Grasset en 1993.

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

*À mon compagnon
Jesse Cabrera*

Cette chose qui me guette n'est pas la mort

Au début de mon adolescence, dans les années 1950, Los Angeles était une ville onirique, un quadrillage menaçant de longs boulevards ponctués de palmiers vieillissants et saupoudrés de strass hollywoodien. Ma famille avait coutume d'emprunter un trajet qui passait devant la brasserie de la Brew 102 (disparue depuis), la gare de Los Angeles et sa mairie, l'un des rares gratte-ciel du centre-ville à l'époque. J'étais déjà poète lorsqu'en 1959, je commençai à lire le barde encore inconnu de cette métropole mythique, Charles Bukowski.

À l'écart de la vie littéraire mainstream, on ne pouvait tomber sur Bukowski qu'en écumant les publications confidentielles, imprimées à tout petits tirages, souvent dans des villes reculées, avec des ressources très limitées, voire inexistantes. Ces revues avaient pour noms *Quicksilver*, *EPOS* et *Midwest*, entre autres. Elles semblaient exister depuis toujours, et représentaient une forme d'industrie artisanale à part entière. Certaines étaient polycopiées, d'autres imprimées sur

des machines offset de piètre qualité. Elles offraient à leur public des poèmes de toutes sortes, mais ceux de Bukowski sortaient du lot.

Il se fit connaître dès le milieu des années 1950 en dépeignant le vaste bassin de Los Angeles. Ses poèmes se caractérisaient par leur dureté et leur désespoir. Beaucoup d'éditeurs eurent la conviction d'avoir trouvé une toute nouvelle voix. Les rédactions reçurent des retours positifs et publièrent des portraits de l'auteur. Ses premiers critiques le qualifièrent de « poète des bas-fonds », ce qu'il n'était pas, et le présentèrent comme un barde alcoolique, ce qui était tout aussi faux. Il n'avait pas plus en commun avec le stéréotype de l'auteur-prolétaire enchaîné à une idéologie de gauche. À l'origine du désir d'écrire de Bukowski, on trouvait les grands noms habituels : John Dos Passos, John Fante, William Faulkner, Ernest Hemingway, Carson McCullers et William Saroyan. Robinson Jeffers l'influença longtemps, notamment du fait de son isolement du reste de la scène littéraire.

Qu'éprouvai-je lorsque je fus confronté pour la toute première fois à la poésie de Bukowski ? Le sentiment qu'il me parlait, à moi, directement. L'impression d'écouter l'un des vieux copains de mon père, avec le même franc-parler : blanc c'est blanc et noir c'est noir. Ses vers étaient âpres, mais on sentait que l'homme qui les avait écrits avait de la compassion pour l'ensemble du genre humain. Je me figurais parfaitement les meubles qu'il décrivait, les quartiers paumés qu'il arpentait. La vérité était exposée, sans vernis ni faux-semblants. J'avais déjà lu les poèmes de Carl Sandburg, qui possédaient les mêmes vertus terre à terre, et ceux de Walt Whitman, qui avaient ouvert cette voie en brisant les carcans poétiques.

Les recueils de Bukowski du début des années 1960, fabriqués sur des coins de tables de salles à manger ou

dans des bureaux exigus, avaient des titres alléchants, tels que *Flower, Fist and Bestial Wail*, *Longshot Pomes for Broke Players* ou *Run with the Hunted*. C'étaient des éditions toutes simples, composées de feuilles agrafées ensemble, publiées à trois cents exemplaires, voire moins. Je me souviens encore de la réaction horrifiée de ma professeure d'anglais au lycée face au titre *Longshot Pomes for Broke Players*, à cause du mot « *pomes* », contraction orale de « *poems* » qu'elle prit d'emblée pour une faute de frappe, l'erreur la plus crasse qui soit. Il aurait été inutile de lui expliquer que ce mot, sous cette forme, illustrait à lui seul toute une poétique.

L'un des poèmes de Hank datant de cette époque me marqua profondément : je l'appris par cœur, et le récitai très souvent. Lorsqu'à trente-neuf ans il composa « *Old Man, Dead in a Room* », il commençait doucement à faire parler de lui. Il avait perdu et son père et sa mère. La mort l'obsédait. Il comprenait que la poésie était un rempart contre la mort, et il sut en tirer profit : « *this thing upon me is not death / but it's as real / and as landlords full of maggots / pound for rent / I eat walnuts in the sheath / of my privacy / and listen for more important / drummers (...)*¹ »

Alors que nous fêtons le centenaire de la naissance de Bukowski², ses livres sont lus dans le monde entier, dans diverses langues, tout particulièrement ses

1. « cette chose qui me guette n'est pas la mort / mais elle est tout aussi réelle / et tandis que des propriétaires bouffés aux vers / frappent à la porte pour le loyer / je mange des noix dans le fourreau / de mon intimité / et prête attention à de plus importants / démarcheurs [...] » (Toutes les traductions de poèmes, lettres et extraits de correspondance sont de Diniz Galhos.)

2. Cet ouvrage a été publié en langue originale en 2020. (Toutes les notes sont du traducteur.)

romans. Il donne à voir le ventre mou de l'Amérique. Son alter ego Henry Chinaski est un héros aux yeux de nombre de jeunes lecteurs, aux États-Unis comme à l'étranger. À Mexico comme à Buenos Aires, des librairies proposent ses œuvres à la vente ; des événements littéraires le mettent à l'honneur dans toute l'Europe. De nouvelles anthologies de ses écrits paraissent quasiment chaque année. Dans ces recueils, sa prose se fait l'écho d'une Los Angeles perdue. De jeunes auteurs se mesurent à cette profusion de poésie.

Le gouffre qui sépare l'an 1920 et l'an 2020 gronde de guerres et de révolutions, de mouvements de population et de changements sociaux considérables. Ajoutez à cela la Grande Dépression et le développement des banlieues résidentielles américaines, et ces changements ont de quoi vous donner une migraine d'ordre cosmique. Le présent ouvrage est une espèce de capsule temporelle où l'on peut considérer rétrospectivement la vie d'un homme. Toute biographie relève du genre historique. Une biographie peut vous dire que l'histoire est finie, alors qu'elle ne fait peut-être que débiter. Je ne soumets ici aucune grande révélation. Je suis partisan, en cela que je m'attache aux aspects positifs de la vie de mon objet d'étude, et tout au long de ce texte, j'émet des considérations personnelles, ce qui parfois donne à ce livre des airs de récit de l'amitié qui me liait à Bukowski. Ce qui est fait est fait. Je vais de l'avant.

En relisant cette biographie – tâche ardue pour quelqu'un qui comme moi a tendance à ne jamais regarder derrière lui – j'ai l'impression de refaire connaissance avec mon vieil ami. Je me surprends aussi à regretter de ne pas avoir passé plus de temps avec les gens qui avaient connu Hank du temps de sa jeunesse,

des gens qui depuis ont disparu. Je regrette de ne pas avoir fréquenté avec plus d'assiduité ce copain de lycée de Bukowski que je ne connaissais que de nom, ou plutôt que de surnom, « Baldy » (« Le Chauve »), quand il se pointa un jour dans le petit bungalow où vivait Hank. Conformément à son surnom, il était bel et bien chauve. Dans son roman autobiographique *Ham on Rye*³, Hank en fait l'un des membres du groupe de l'antihéros, Chinaski. Ce soir-là, nous allâmes dîner dans une pizzeria Shakey's. Baldy ne cessait de parler du passé, mais je ne parvins pas à en tirer grand-chose. Il ne dit rien sur la mère de Hank, mais il me confia que son père était tout sauf un tendre. Quand la conversation s'attacha aux parents, Bukowski dit à Baldy : « Neeli a de la chance. Il a de chouettes parents. Ils le soutiennent dans chacune de ses décisions. » C'était vrai, et Hank l'évoquait souvent. Je voulus m'entretenir avec d'autres de ses camarades de lycée, mais tous prétendirent ne pas connaître Bukowski. L'un d'eux déclara : « Il était toujours dans l'ombre, pas facile à aborder, même s'il traînait avec des copains à moi. Je pense qu'il était très intelligent, très sûr de lui. » Ce n'est pas grand-chose, mais ça vaut tout de même mieux qu'un banal « Oh oui, il était sympa ». J'aurais aimé creuser l'histoire de son enfance avec un peu plus d'audace.

Bukowski avait la soixantaine lorsqu'il débuta l'écriture de *Ham on Rye*. Il avait alors pleinement conscience d'être un ancien. Il savait qu'il puisait l'essence de son livre dans le passé de Los Angeles, un monde disparu depuis. Pourtant, il y parle des constantes fondatrices de cette ville : le souvenir des trahisons des riches et des

3. *Souvenirs d'un pas grand-chose*, traduit par Robert Pépin, Grasset, 1984 [paru en langue originale en 1982].

puissants, la terre volée aux petites gens. C'est parfaitement expliqué dans l'un de ses premiers poèmes, « *Crucifix in a Deathhand* », qui est à la fois une élégie et un chant funèbre : « [...] cette terre tabassée, menottée, divisée [...] » C'est une ode à la noirceur de Los Angeles, profonde et pérenne. Il fait débiter le poème « dans un saule », puis étend sa description à tout le bassin, en mentionnant même les Espagnols de jadis. La réputation de futoir géant dont sa ville avait écopé, voilà ce qui intriguait Hank : on la critiquait pour son étendue, ses routes congestionnées, ses centres commerciaux étriés avec leurs néons tapé-à-l'œil, or tout cela était pour lui un motif de fierté. Comme il le dit un jour, cette ville, « c'est le bruit des steaks hachés qui grésillent dans la poêle ».

Durant le travail préparatoire de cette biographie, j'ai passé de nombreuses heures à enregistrer Hank. Nous avons déjà de l'expérience en la matière : durant les années 1960 et au début des années 1970, nous avons enregistré des heures et des heures de nos conversations. Ces sessions étaient passionnantes. Nos échanges étaient tour à tour pleins de sérieux, d'humour, de vacheries, et parfois – je me plais à le croire – de génie. Rétrospectivement, ces enregistrements n'étaient qu'un entraînement pour la suite. En me lançant dans l'écriture de cette biographie, je me suis demandé si c'était vraiment ce genre de relation que je désirais entretenir avec un vieil ami, qui plus est un mentor. Hank et moi avions tout juste renoué, après de nombreuses années sans nous voir. Je me suis dit que ce n'était peut-être pas la meilleure voie à suivre. Mais son épouse Linda et lui-même m'encouragèrent sans relâche, et ma curiosité me poussa en avant. Je finis par comprendre que le fait d'écrire une biographie de Bukowski me permettrait de

répondre à des questions qui me taraudaient depuis des dizaines d'années. Et pour ce faire, la meilleure façon était de prolonger nos anciennes conversations, en enregistrant de nouvelles.

Une grande partie de ce que Bukowski donnait à voir au public relevait de la pure représentation. Il avait appris d'Hemingway non seulement l'art de poser les émotions humaines sur une page, mais aussi l'art de cultiver son public. De mon point de vue, Hank était moins issu de la classe ouvrière que de la classe moyenne désargentée. L'image du barde buveur relevait en très grande partie de la fiction. Quand je m'interroge sur l'essence de Charles Bukowski, je me souviens toujours du jour où il fit la connaissance de mon compagnon, Jesse Cabrera, à l'occasion d'une visite chez lui. En apprenant que j'étais homosexuel, il n'exprima aucune surprise, aucune indignation de gros dur. Hank me prit à part et me dit : « Je suis tellement heureux que tu aies trouvé quelqu'un, mec. » Puis il me demanda si nous désirions passer la nuit chez lui. Linda et lui nous avaient préparé une chambre, avec un bouquet de fleurs fraîchement coupées dans un vase, sur la table de chevet. Rien de tout cela ne m'étonna : Hank acceptait les autres tels qu'ils étaient.

Bukowski était un écrivain discipliné qui savait parfaitement ce qu'exigeait un tel travail. Il avait nourri le même rêve que nombre de jeunes auteurs de sa génération : écrire le « grand roman américain ». Dans beaucoup de nos premières conversations, Hank me parla de ses « dieux littéraires » comme s'il s'agissait de surhommes, doués de pouvoirs magiques. Il admirait la prose luxuriante de *L'Audacieux Jeune Homme au trapèze volant* de Saroyan, et *Dago Red*, le recueil de nouvelles de Fante. Il déclara même un jour : « John

Fante est mon dieu. » Je peinais à tenir à jour la liste de ses influences. De son propre aveu, il ambitionnait d'écrire l'équivalent poétique de la trilogie *Studs Lonigan* de James T. Farrell et de la trilogie *U.S.A.* de John Dos Passos.

Bukowski avait souvent recours au vocabulaire de la boxe pour illustrer son point de vue sur le processus d'écriture: « Tu dois enfiler les gants et monter sur le ring », « Tu dois tenir le coup pendant douze rounds et réaliser un K.O. ». Dans le même esprit, il affirmait: « Au final, tu dois être bon au point que personne ne puisse le nier. » Il répétait aux jeunes écrivains de ne pas craindre les rejets: « J'ai reçu des lettres de refus par centaines. Et à chaque fois je me disais: "Quelle bande d'imbéciles, ces éditeurs." » L'un de mes vieux enregistrements contient une brève conversation entre ma mère et Bukowski. J'avais rusé pour qu'il m'accompagne chez elle. Ma mère, d'un naturel aussi compétitif que Hank, déclara à cette occasion: « Les poètes naissent poètes. » Hank avait riposté: « Non, Clare. C'est la vie qui fait de vous un poète. Et c'est un jour de dur labeur pour le devenir que j'ai écrit l'histoire d'un homme qui abattait ses adversaires en plein ciel. Il avait une main de fer. C'était le baron Manfred von Richthofen. »

Quelle est ma position à l'égard de Bukowski en cette année de son centenaire? Cela fait maintenant plus de vingt-cinq ans qu'il est mort, et mes opinions ont eu tout le temps de mûrir. Je le revois encore, dans les années 1960, assis à son bureau, penché sur sa vieille machine à écrire. Très souvent, dans l'après-midi, je passais le voir à son bungalow, et lorsque j'entendais sa machine crépiter, je m'immobilisais sur le seuil, et

restais ainsi à l'écouter. Il m'arrivait de repartir aussitôt, sans le déranger, sans doute au nom de la littérature. Mais quand je me décidais à frapper à sa porte, il l'ouvrait en me lançant d'un air taquin : « Ah, mec, t'as tout fait foirer. » J'admirais alors la dévotion qu'il portait à son travail, et c'est toujours le cas. Je sais que Hank aurait écrit même sans public.

Mais quelle est ma *position* ?

Je reste convaincu que ses premiers poèmes se distinguent par leur clarté et leur concision. Bukowski avait une vérité à dire, et il la disait dans le langage de la rue. Ses premiers poèmes sont les meilleurs, et de loin. Ceux qui suivirent me semblent avoir perdu quelque chose. Pourtant, ils demeurent marquants, et continuent à véhiculer l'une des particularités de son écriture : les poèmes de Bukowski n'ont jamais cessé de rappeler aux gens que dans leurs existences prétendument ordinaires, il pouvait se passer quelque chose d'extraordinaire. Tel un miroir, Hank a toujours renvoyé à ses lecteurs ces traits éminemment humains.

J'avais tout juste dix-huit ans lorsque, dans ma chambre aux murs tapissés d'ouvrages, un exemplaire de *It Catches My Heart in Its Hands* dans les mains (c'était son premier recueil imprimé par Loujon Press), je lus le langage de la rue, noir sur blanc. Après toutes ces années – après tous ces enregistrements, toutes ces conversations face à face et au téléphone, toute cette correspondance – les mots de Charles Bukowski me parlent encore, et je continue à les écouter.

Neeli Cherkovski
San Francisco, 2020

Introduction

Parler avec Bukowski

Dans les années 1960, Charles Bukowski et moi fréquentâmes un temps l'Olympic Auditorium de Los Angeles, où nous assistions à des combats de boxe, de catch, la totale. Nous en vîmes même à connaître jusqu'aux noms des plus obscurs compétiteurs. La théâtralité du catch, souvent complètement démente, nous faisait hurler de rire. Cela avait beau être truqué, nous adorions observer les combattants s'infliger de fausses avoînées. Dans leur domaine, ils étaient excellents. Nous sifflions de la bière, dévorions des hotdogs, tant pis si de la moutarde maculait nos chemises, et tant pis si le ketchup tachait nos manches. Bukowski louait ou conspuait les catcheurs, encourageait une mise au tapis, une projection dans les cordes. Pendant les matches de boxe, dont la violence était tout à fait réelle, nous engageions la discussion avec les autres fans, plus particulièrement avec ceux qui semblaient être eux-mêmes boxeurs. Souvent, quand je laissais Hank sur son siège pour aller chercher d'autres bières, on me demandait si

lui aussi boxait. Je répondais qu'il s'était fait connaître sous le surnom de « Kid Henry ». Personne ne s'imaginait que je plaisantais. Il suffisait de jeter un simple coup d'œil à ce visage. Comme l'a dit un jour l'un de ces types : « Il a une tête de tueur. Je n'aimerais pas me retrouver sur le ring face à lui. » Quand je rapportai ces propos à l'intéressé, il répliqua : « C'est bien mal me connaître. J'ai le visage d'un ange. »

À cette époque, Hank ne buvait que rarement à l'extérieur. Il existait cependant quelques bars à cocktails décrépis, en bordure du centre-ville de Los Angeles, où je parvenais à le convaincre de me suivre. La plupart s'élevaient tout juste au-dessus du standing d'un rade de Skid Row empestant la bière et l'urine. Un petit nombre conservait un reliquat de leur gloire passée : c'étaient mes préférés. Aux yeux de Hank, il n'y en avait pas un pour racheter l'autre. Il s'y sentait mal à l'aise, comme s'il s'abaissait à quelque chose de dégradant, mais après les matches, il semblait naturel d'aller boire un verre ou deux. À l'occasion, il parlait avec une familiarité tout à fait convaincante de Joe Louis, Max Schmeling et autres boxeurs célèbres de sa jeunesse. Inévitablement, un pilier de comptoir agrémentait la conversation d'un souvenir qu'il gardait de Rocky Marciano ou d'Archie Moore. Hank pouvait également avoir des paroles de sagesse : « Il faut de la ténacité pour gagner. Et bien sûr il faut le talent qui va avec », déclara-t-il dans un bar de Main Street, non loin du gros terminal des autocars Greyhound. « Du reste, ce sont exactement les qualités qu'un écrivain doit avoir », murmura-t-il.

L'Olympic était plutôt décati, déjà à cette époque. Je me rends compte à présent que nous ne parlions jamais de poésie lorsque nous assistions à ces matches : nos esprits étaient focalisés sur les combattants. Parler

boutique, ç'aurait brisé la magie. Il arriva sûrement que la conversation aborde ce sujet en route, mais une fois arrivés, nous entrions dans un tout autre monde. En règle générale, Hank restait fidèle à sa posture anti-intellectuelle : c'était encore plus vrai lorsque nous allions voir ces combats. Il appréciait l'illusion propre au catch, aimait l'idée que les catcheurs plaisent à des gens qui n'auraient jamais envisagé d'aller à l'opéra, ou d'écouter un concert symphonique. Hank caressait l'espoir que certains d'entre eux lisent ses poèmes et ses histoires. « J'écris pour les revues de fesses », me dit-il alors que nous traversions le parking après un match de championnat. « Je pense que leurs lecteurs trouveraient mes poèmes faciles à lire et à comprendre. » Nulle trace du prêchi-prêcha d'Henry Miller dans *Tropique du Cancer* ou *Tropique du Capricorne*. Hank perçut la désintégration du mode de vie américain quasiment avant qu'elle débute. Dans son œuvre, il se présente comme un héros, un coupable idéal, un personnage comique, un poivrot qui collectionne les conquêtes, un vieux renard. Ce n'est pas qu'un simple aperçu de ses multiples facettes. Pour certains de ces lecteurs, c'est bien plus profond que cela : son écriture dévoile en eux des choses qu'ils n'auraient pas perçues autrement. Jusqu'au point de se sentir eux-mêmes héroïques, parce que le poète leur a montré que la vie de tous est imprégnée de romanesque.

Durant ses dernières années, le lectorat de Bukowski le vit sillonner les autoroutes du pays et d'ailleurs, poursuivant son œuvre poétique, mais bien loin du bas de l'échelle sociale. « C'est la belle vie, disait-il. Une maison, une épouse, une piscine, une terrasse, un jardin, et un comptable. »

Le processus d'écriture de Hank était parfois falstaffien (à travers notamment ses personnages exubérants de grands buveurs et de grands bagarreurs), avec un soupçon de Balzac. Hank avait besoin de bière et de cigarette pour maintenir son niveau de productivité. Lorsqu'à la soixantaine approchante il se mit à bien gagner sa vie, au point de s'offrir une maison, les grands vins remplacèrent la bière. Un soir, planté devant la piscine qu'il avait fait creuser juste devant les portes-fenêtres coulissantes de son salon, il me dit : « Tu sais, célèbre ou inconnu, riche ou pauvre, la seule chose que j'aie jamais voulue, c'est écrire, et c'est ce que j'ai fait. » Son roman autobiographique *Post Office* (*Le Postier*) s'ouvre sur cette phrase : « Ç'a commencé par erreur. » Le fait de garder ce boulot tout au long des années 1960 était effectivement une erreur à ses yeux, mais c'était l'emploi dont il avait besoin à l'époque, et qui lui permettait d'avoir de la bière, des rubans de machine à écrire, des stylos, des enveloppes, des timbres et de l'argent pour les courses à l'hippodrome de Santa Anita, de Del Mar ou de Hollywood Park. Un jour que nous nous engagions sur Santa Monica Boulevard, face au soleil couchant, en direction de Barney's Beanery, il me dit : « Regarde-nous, gamin. Deux hommes, adultes, qui continuent à écrire ces trucs qu'on appelle des poèmes. Ça n'a vraiment aucun sens, quand on y pense. »

Depuis le début des années 1960, j'avais entamé cette longue conversation avec Charles Bukowski. Au départ, c'était surtout lui qui parlait : c'étaient les conseils d'un homme mûr à son cadet. Il s'excusait souvent, craignant d'être trop dominateur ou trop pontifiant. Il croyait néanmoins savoir certaines choses susceptibles d'être utiles à un écrivain qui n'en était qu'à

ses débuts. Il me conseilla ainsi d'oublier ce que j'avais appris à l'école. « Ils te mentent. » Au fil du temps, les vingt-cinq ans qui nous séparaient parurent s'estomper. Hank et moi passâmes un nombre incalculable de soirées dans son appartement de East Hollywood à discuter de la vie et de littérature. Il me traitait en égal, en jouant à l'occasion de son statut de « poète plus connu ».

Par-delà les années, l'écho de nos conversations continue à résonner en moi. Certaines ont été enregistrées sur des bandes usées par le temps. Lorsque je les écoute, je nous vois entourés de cannettes de bière vides, en train de causer d'Ernest Hemingway, de nos collègues poètes, et de divers sujets sociaux et politiques. Ceux qui ont connu Hank sous ce jour attestent souvent de son magnétisme, de la force douce de sa voix, et de son attachement profond à l'art de la réplique. Il adorait balancer un concept, attendre la réponse, et contre-attaquer par des arguments qui relançaient le débat. « Vas-y, gamin. Donne-moi tout c'que t'as. » Nous consacrons des soirées entières à ce genre de duels, ponctués de gentilles moqueries, d'épigrammes improvisées et, à l'occasion, d'un bon crochet du gauche au cortex cérébral.

Il pouvait s'attacher un soir à son boulot de postier, à son enfance difficile (décrivant encore et toujours son père et sa mère comme des êtres dénués de tout sentiment) ou au monde des petites revues de poésie qui le publiaient. J'étais fasciné par l'éclairage qu'offrait Hank sur l'ère Roosevelt et la Grande Dépression, ainsi que par le récit qu'il faisait des difficultés qu'il avait eues à se définir en tant qu'écrivain durant les années 1940. J'avais du mal à réconcilier l'image de cet homme vigoureux et apparemment bien portant assis devant

moi, et le tableau qu'il me peignait du jeune homme de vingt-cinq ans qu'il avait été, maigre, les cheveux en bataille, déménageant sans répit d'une ville à l'autre en laissant derrière lui une traînée de textes courts. Hank se remémorait ces moments avec humour, tout comme il le fit à l'écrit. Même au fond du désespoir, sa vision du monde ironique et grinçante, son aptitude à rire même des situations les plus terribles lui permirent d'aller toujours de l'avant. Il avait un objectif très précis en tête : vivre de son métier d'écrivain.

Bukowski avait sa façon bien à lui de dominer tout en laissant la parole aux autres. Il absorbait tout, relevait mentalement chaque mot que ses interlocuteurs prononçaient. Plusieurs jours plus tard, s'il le désirait, il était capable de rejouer l'ensemble de l'échange, coup par coup. À sa façon de s'exprimer, on avait l'impression qu'il visualisait et évaluait chaque mot avant de le prononcer. Ce n'était qu'ivre qu'il lui arrivait parfois de battre la campagne. Je compris que l'aisance avec laquelle il inventait des histoires venait en partie du temps considérable qu'il passait à écouter les autres. Il aimait parler, mais il lui était tout aussi agréable d'écouter. Hank avait une sensibilité naturellement cinématographique et une formidable mémoire : il enregistrerait chaque chose à laquelle il assistait, et la stockait au fond de son esprit.

J'ai également eu un autre type de conversations avec Bukowski, en tant que lecteur : un dialogue intime entre moi et ce qu'il avait écrit noir sur blanc. La plupart du temps, quand on lit, ce sont les paroles d'un parfait inconnu que nous recevons. Et il arrive que l'on referme un livre avec le sentiment d'avoir noué une grande et durable amitié. Beaucoup de lecteurs ressortent de l'œuvre considérable d'Henry Miller convaincus que c'est leur pote, compagnon de route ou figure paternelle iconoclaste. Ils

oublient qu'ils ne connaissent de lui que la voix qui porte ses romans. Combien de jeunes gens se sont personnellement attachés à Jack Kerouac pour la même raison? Les preuves ne manquent pas d'une génération entière de jeunes rebelles envisageant ainsi leur relation de lecteurs à auteur. La première fois que je lus Bukowski, il ne me fallut pas plus de quatre ou cinq poèmes pour me convaincre que sa voix, posée sur la page, était celle d'une âme sœur.

Cette conversation de lecteur à auteur se poursuit encore aujourd'hui. Malgré le décès de Hank, à travers son écriture, il continue à me parler de ses épreuves quotidiennes, en pointant également du doigt les faiblesses et les défauts des autres. Les grands motifs de sa poésie et de sa prose se détachent très clairement. On rencontre le littéraire marginal, l'amoureux qui interdit à toute femme de s'approcher trop de lui, l'observateur sagace qui, à tout moment, peut dénicher une vérité toute simple, le dur à cuire de L.A. qui transpire le danger par tous les pores de la peau. Henry Chinaski, ce personnage qui ne cesse de réapparaître dans la quasi-totalité de l'œuvre romanesque de Bukowski, est un intime du lecteur. On l'apprécie parce qu'il appelle un chat un chat et qu'il exige la même franchise des autres. La honte et l'autodénigrement ne sont jamais très loin, et il ne renie pas ses côtés comiques ou ridicules. L'image publique d'ermite et de fou littéraire avait été orchestrée par Bukowski lui-même, et se confondait parfois avec la réalité. Son cynisme sans compromis lui servait d'ancre. Il a exprimé clairement des problématiques qui résonnent chez les lecteurs, des problématiques qu'ils ne pourraient verbaliser, ou dont ils ont peur. Chinaski/Bukowski se distingue comme l'homme qui ose remettre en question les convenances, et ne redoute jamais de s'en prendre à des icônes sociales

ou littéraires. À mon sens, c'est là l'aspect le plus intéressant de cette conversation de lecteur à auteur.

En tant que biographe de Bukowski, j'ai passé des heures à enregistrer sa vie, à lui poser des questions très précises et à lui laisser le temps d'y répondre, l'une après l'autre. Il existe plus d'une centaine de pages de retranscription de ce dialogue. Alors que j'écrivais cet ouvrage, nous avons souvent discuté au téléphone⁴. Dans la plupart des cas, il répondait à des questions portant sur un aspect de sa vie. Hank m'autorisa à reformuler nos plus anciens échanges. Il avait admiré le tableau que j'avais dressé de lui dans *Whitman's Wild Children*, un recueil de dix portraits de poètes américains, et il m'encouragea à reprendre et réinventer certaines de nos conversations. La plus grande difficulté de la tâche du biographe repose dans la responsabilité qui lui échoit d'équilibrer le récit factuel de la vie d'un autre et cette « autre vie » qui s'impose au cours de l'écriture. Un soir, Hank me déclara : « Tu as toujours eu du mal à écouter, mais tu as quand même absorbé une quantité suffisante de nos discussions. Vas-y à fond, *baby*. » Après quoi nous nous saoulâmes avec un vin rouge de choix, si loin de la bière qui faisait son quotidien lorsqu'il était encore pauvre.

Lorsque je publiai *Hank*, la biographie d'un auteur encore vivant à l'époque, je me sentis contraint par certaines conventions. À quel point mon ton devait-il être personnel ? Existait-il une ligne de bienséance à ne pas dépasser, quand bien même l'objet de mon ouvrage était l'autoproclamé « Vieux Dégueulasse » des lettres américaines ? J'en étais au tout début de mon projet

4. Il est ici fait allusion à *Hank: The Life of Charles Bukowski*, dont la première édition est sortie en 1991, soit trois ans avant la mort de Bukowski. La présente introduction est celle de la réédition de 1997.

quand Hank me demanda de faire l'impasse sur certains événements. Pourtant, lorsqu'il lut la version définitive du livre, il me déclara : « Dommage que tu n'aies pas mis ces histoires un peu plus cinglées. » Cette édition revue dévoile comme la précédente le parcours de Bukowski, sa maturation en tant qu'auteur, et fait en outre une plus belle part à ce que nous avons vécu ensemble. Elle correspond à ce que j'avais à cœur de faire depuis le début, un entrecroisement de biographie et de mémoires.

Récemment, dans un atelier d'écriture que j'ai dirigé, une poétesse a déclaré qu'elle sentait un aspect spirituel dans l'œuvre de Bukowski. Nous avons discuté de certains de ses poèmes qui possèdent cette qualité propre à toute œuvre qui résiste au temps, cette faculté à présenter le monde sous une toute nouvelle perspective. Peu après cette discussion avec mon élève, je suis tombé sur une interview où Hank présentait Los Angeles comme une ville spirituelle. Je pris alors conscience que ce non-croyant, parce qu'il était poète, possédait de nombreuses caractéristiques que l'on retrouve chez les guides spirituels. Le côté belliqueux de Bukowski aurait sans doute rechigné à cette simple idée, pourtant, cela n'en demeure pas moins vrai. Malgré la mort, je l'entends encore clairement. Sa voix résonne en moi, avec une autorité redoublée, portant un message de persévérance, d'indépendance et d'honnêteté d'expression. Et en même temps, il dit aussi : « La poésie est un torchon sale. Continue à rire de toi-même en passant la porte. »

Peu de temps après sa mort, je me suis rendu sur sa tombe à flanc de colline donnant sur le port de San Pedro, avec notre ami commun Scott Harrison. C'était un jour chaud et ensoleillé, de rares nuages glissaient dans le ciel, un vrai tableau bucolique. Hank avait dit jadis : « Un jour vous vous recueillerez devant ma

tombe et je vous tirerai jusqu'à moi. » Cela n'arriva pas, mais je ne pus m'empêcher d'enfoncer la main dans l'herbe sous laquelle il repose.

Neeli Cherkovski
San Francisco, 1997

1

Dans l'un des quartiers les plus tranquilles de Los Angeles, au cœur de la ville, par une chaude journée du printemps 1926, un petit garçon à la mine boudeuse et au regard intense s'avance vers un groupe de gamins qui jouaient à trois maisons de la sienne. C'était un monde de gardénias, de rêves de stuc rose, de rues bordées de palmiers, de soirées moites peuplées de sauterelles. Certains jours, les vents de Santa Ana qui soufflaient du désert des Mojaves, loin à l'intérieur des terres, portaient l'écho des conquistadors espagnols, fondateurs de *El Pueblo de Nuestra Señora la Reina de los Ángeles*, le 4 septembre 1781, à l'emplacement du village indien de Yaanga. À partir de cette date, les mythes locaux n'eurent de cesse de se développer. Les gens affluèrent à Los Angeles, attirés par son soleil et la luxuriance quasi tropicale de la région, creusée de ravines asséchées, ornée de belles montagnes, et souvent recouverte d'étranges brumes. En 1869, lorsque les chemins de fer s'étendirent à l'ensemble du continent, le village ressembla de plus en plus à une ville.

Et cette ville florissante avait besoin d'eau. Ses pères fondateurs redoublaient chaque jour d'efforts acharnés.

La croissance devint la religion de ce coin du monde. Tel un dragon assoiffé, Los Angeles tendait son regard vers le nord, en direction de la vallée de l'Owens, à plusieurs centaines de kilomètres. Par une belle journée de 1913, face à une foule de dignitaires et de gens ordinaires, cent mille personnes au total, William Mulholland, ingénieur en chef de la ville, ouvrit les vannes qui apportèrent l'eau plus au sud. Il déclara : « La voici, elle vous appartient. » Abreuvée par cette eau, la ville devint vite une métropole prospère, avec son lot de quartiers apathiques remplis d'honnêtes travailleurs. Une administration corrompue lia la terre, l'eau et l'avenir de la ville afin de manipuler le peuple et en tirer un maximum de profit. Tandis que les politiciens étaient à l'ouvrage, une colonie cinématographique faisait rire les gens, leur dictait leurs émotions et leur bourrait le crâne de notions romantiques : Hollywood, cette banlieue de Los Angeles, ne tarda pas à se faire connaître dans le monde entier.

Le petit garçon de six ans observa une Ford T qui roulait dans la direction opposée, et tâcha de protéger ses yeux du soleil qui paraissait épinglé sur le ciel bleu pâle. Un bref instant, il fixa l'astre, gardant sous ses paupières le souvenir de cette lampe céleste, et s'amusant de voir cette flamme intense se réduire en une lamelle de lumière. Il continua à avancer les yeux grands ouverts, se demandant ce que diraient ces gamins lorsqu'il arriverait à leur hauteur. Ils jouaient au ballon dans la rue, inventant mille et une façons de passer le temps durant les longues journées de la saison chaude. Le petit garçon avait envie de jouer avec eux, et espérait qu'ils l'y invitent. Il en voulait à son père d'avoir creusé un fossé entre lui et les autres enfants. Henry Bukowski

Senior les chassait dès qu'ils posaient un orteil sur sa pelouse. « Fichez le camp, ouste ! » hurlait-il. « Vous n'avez rien à faire ici ! » Il adorait raconter à son épouse comment ces maudits vauriens détruisaient ses magnifiques rosiers et ravageaient ce gazon qu'il tondait si méticuleusement.

Hank, ainsi que le nommaient ses camarades de classe, s'affaira à compter les feuilles d'un arbre. En secret, il envoyait ces enfants libres de s'habiller comme bon leur semblait. Ses parents exigeaient de lui une tenue irréprochable. S'il y avait eu un concours de l'enfant le mieux habillé sur Virginia Road, il l'aurait remporté haut la main. Katherine Bukowski mettait un point d'honneur à ce que son fils se distingue par sa bonne éducation. Le petit garçon, en revanche, avait une tout autre vision des choses. Son rêve était de courir partout en salopette usée.

Observant toujours l'arbre, il guettait du coin de l'œil les quatre garçons, repensant à son père qui lui avait interdit de jouer avec les gamins du quartier. « Ce sont des enfants mal élevés, avait décrété Henry Bukowski. Je ne veux pas que tu leur adresses la parole. »

À sa frustration s'ajoutaient les méchancetés constantes des autres garçons. « Hé, Heinie⁵ ! Tu fais quoi, Heinie ? » lui lança l'un d'eux. « Personne veut jouer avec toi. Retourne en Allemagne, chez les Boches. » Les garçons sautillaient sur place, en agonisant Henry Charles Bukowski Junior de ce sobriquet. Ils savaient parfaitement quel ton et quel rythme donner à leurs insultes pour les rendre plus dévastatrices. Plutôt que de fuir à toutes jambes, Hank s'approcha un peu

5. Aux États-Unis à cette époque, surnom péjoratif que l'on donnait aux Allemands.

plus, espérant toujours qu'ils l'invitent à jouer avec eux. Tous restèrent silencieux. Il ralentit, les contourna à moitié, puis finit par leur tourner le dos et s'éloigner. Le plus âgé du groupe, un gamin dont les cheveux blonds recouvraient le front, s'écria : « Hé, Heinie ! Heinie ! Tu vas aller pleurer dans les jupes de ta maman ? »

Hank les laissa là, se disant qu'il aurait tout donné pour ne pas être né en Allemagne. Il contempla longuement les pelouses et les maisons qui bordaient la rue. « *Je n'ai rien à faire ici* », se dit-il. En rentrant chez lui, il ne dit rien à sa mère qui époussetait les meubles avec ferveur. L'indifférence de celle-ci lui avait déjà appris à ne compter que sur lui-même. Seul dans sa chambre, il en vint à la conclusion que la langue allemande était la cause de ses problèmes. Toutes ces paroles bizarres qu'il avait entendues lors de leur dernière visite chez sa grand-mère Bukowski, à Pasadena, le remplissaient de colère et d'impatience. Emilie Bukowski avait coutume de parler à sa belle-fille Katherine et au fils de celle-ci dans sa langue maternelle.

Hank savait que les garçons de Virginia Road l'appelaient « Heinie » parce qu'il avait encore un léger accent. Il était parvenu à se débarrasser de son vocabulaire allemand à l'âge de quatre ans et demi : il lui en restait encore quelques mots, qu'il chassait sciemment de son esprit lorsqu'ils lui revenaient. Son accent prit cependant plus longtemps à disparaître, en dépit de tous ses efforts, et le sobriquet « Heinie » le suivit jusqu'à la fin de l'école primaire.

Il repensa à son lieu de naissance, Andernach, une ville aux rues pavées, sur les rives du Rhin. Elle avait conservé une partie de son enceinte médiévale, ainsi qu'un bon nombre de bâtiments qui remontaient à plus de quatre siècles. Les seuls souvenirs qu'il en

gardait n'étaient que de vagues impressions. L'une des personnes qui l'avaient le plus marqué alors était son oncle, Heinrich Fett, un petit homme jovial et débonnaire qu'il appelait « Oncle Heinie ».

Hank s'efforça de s'imaginer autre part, avec des parents différents. Les yeux fermés, allongé dans son lit, il sombra dans une rêverie où il était seul maître de son existence. Il se vit courir dans une rue qui ressemblait un peu à Virginia Road. Tout autour de lui, d'autres garçons de son âge riaient et se poussaient gentiment, et tous se dirigeaient vers un champ. Heureux, Hank laissa son imagination prendre le relais.

Les Bukowski menaient une vie très ordonnée. Plus ses parents lui imposaient leurs règles, plus Hank se tournait vers sa sagesse d'enfant pour trouver le bonheur. Sa mère demeura distante durant toute son enfance. Il enviait les autres enfants lorsqu'il les voyait jouer avec leurs parents.

Hank se dota de mécanismes de défense qui lui étaient propres. Il apprit à observer les autres avec attention, en se concentrant particulièrement sur leurs gestes et leurs expressions. Ses parents avaient beau être trop occupés pour l'aider dans son interprétation du monde, et leurs enseignements avaient beau lui paraître suspects, il savait qu'il avait en lui de quoi aborder toute nouvelle rencontre et toute situation inhabituelle.

« À quatre, cinq ans, on commence à réunir les pièces du puzzle et à regarder autour de soi, dit un jour Hank. Mes parents étaient assez horribles, et quand tu es petit, tes parents, c'est un peu ton seul univers. » Hank se sentait enfermé. Son père, frustré de ne pas trouver de bonne situation professionnelle dans les années 1920, battait fréquemment Hank. « Il aspirait à

être riche. Mais il n'avait aucun talent, aucun flair. Dès que je faisais ce qu'il considérait être une bêtise, il me battait. Il passait ses nerfs sur moi parce que le monde ne l'acceptait pas à la hauteur de ses espérances. » Hank gardait sa colère, son impuissance et son esprit de rébellion tout au fond de lui. Ce n'est qu'à son adolescence que cette rébellion s'exprima ouvertement. La façon dont Henry Senior traitait son seul enfant dépassait de loin l'adage « Qui aime bien châtie bien ». Il ne lui prodiguait aucune forme de tendresse, aucun conseil pour lancer la balle le mieux possible, aucune lecture avant de s'endormir, aucune tape affectueuse dans le dos.

Le lendemain de cet incident avec les autres gamins du quartier, assis à la table de la cuisine, Hank sentait bien que quelque chose clochait. Les fenêtres lui paraissaient bizarres, le visage de son père comme déformé. Même les plis de la nappe au coin de la table ne semblaient pas à leur place, comme un signe de mauvais augure. La voix grave et sèche de son père ne lui plaisait pas, pas plus que le bruit des pas de sa mère autour de la table. Elle avait un accent allemand, et il l'entendait souvent dire des choses dans sa langue maternelle. Son père parlait allemand quand bon lui semblait, même s'il était californien de naissance, et fier d'être américain.

« Aujourd'hui on part en balade, déclara Henry. Il faut que je prenne l'air loin de cette fichue ville. Pour réfléchir. » À son ton, on aurait cru qu'il défiait quelqu'un. Katherine se contenta d'acquiescer : « Oui, Henry. C'est une excellente idée.

— Je travaille dur pour nourrir cette famille, dit Henry Senior. J'attends donc que nous partions d'ici

au plus vite. Le soleil ne va pas briller indéfiniment. Une famille comme il faut se doit de sortir une fois par semaine. »

Hank connaissait la suite par cœur.

« Je fais très bien mon travail, poursuit Henry. Les gens croient que c'est un métier facile, livreur de lait. C'est faux. Il faut constamment courir après les mauvais payeurs. Les journées n'en finissent pas. Mais moi je ne rechigne jamais, pas comme les autres. Les clients refusent de régler leurs fichues ardoises, alors je ne les lâche pas.

— Tu travailles très dur, Henry », renchérit son épouse.

Avant de quitter la table, Henry Senior observa la pièce d'un air suffisant et satisfait. Bientôt, sa richesse serait faite. Avoir un patron au-dessus de lui ne le dérangeait pas, du moment que ce dernier faisait son boulot ainsi qu'il était prescrit. La retraite l'attendait, dans tout juste trente-cinq ou quarante ans.

Les homélies matinales d'Henry Senior sur la valeur du travail étaient aussi fréquentes que le lever du soleil. Il mêlait à sa définition très américaine du dur et honnête labeur une litanie de griefs relatifs à son boulot, avec en prime des rapports sur les changements d'itinéraires, sur les défauts de ses collègues et sur les bizarreries de ses employeurs. Il peinait à la tâche avec la conviction que c'était là une injustice qu'on lui faisait subir. Ce matin-là, tandis qu'il poursuivait son laïus, Hank considéra à nouveau la nappe dont décidément la disposition clochait. Soudain, son père s'exclama d'un ton impérieux : « Henry, finis ton repas ! Tu n'as pas tout avalé ! Regarde un peu, Maman, regarde ! Henry n'a pas fini ce que tu lui as préparé. » Katherine acquiesça une fois de plus : « Oui, Henry.